Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Fortuné Du Boisgobey

LE CRIME DE L'OPÉRA

TOME I – LA LOGE SANGLANTE

(1889)

Table des matières

CHAPITRE PREMIER. 3
CHAPITRE II. 31
CHAPITRE III. 100
CHAPITRE IV 119
CHAPITRE V 146
CHAPITRE VI 165
CHAPITRE VII 202
CHAPITRE VIII 245
CHAPITRE IX 329
CHAPITRE X 388
À propos de cette édition électronique 435

CHAPITRE PREMIER.

C’est une histoire d’hier.

Le boudoir était tendu de soie bouton d’or, parce qu’elle était brune, cette merveilleuse Julia d’Orcival qui tenait si bien son rang à la tête du grand état-major de la galanterie parisienne. Un feu clair brûlait dans la cheminée, garnie de chenets Louis XVI, des chenets authentiques où s’étaient posés les petits pieds des belles du Versailles d’autrefois. La lueur adoucie d’une lampe en porcelaine du Japon éclairait le réduit capitonné où n’étaient admis que les intimes. On n’entendait pas d’autre bruit que le roulement lointain des voitures qui descendaient le boulevard Malesherbes, et le murmure de l’eau bouillante qui chantait sa chanson dans le samovar de cuivre rouge.

Pourtant, Julia n’était pas seule. Près d’elle, à demi couchée sur une chaise longue, un jeune homme, plongé dans un vaste fauteuil, tortillait sa moustache blonde, et regardait d’un œil distrait une terre cuite de Clodion, représentant des Bacchantes lutinées par des Faunes.

L’élégant cavalier ne songeait guère à cette œuvre d’art, pas plus que la dame ne songeait au splendide tableau de Fortuny qui rayonnait en face d’elle, et qu’elle avait payé une somme folle.

Et s’ils se taisaient, ce n’était pas qu’ils n’eussent rien à se dire, car ils s’observaient à la dérobée, comme deux adversaires d’égale force s’observent avant d’engager les épées.

Un viveur expérimenté aurait jugé à première vue qu'entre ces amoureux il allait être question de choses sérieuses. Un auteur dramatique aurait flairé une situation.

Ce fut Julia qui attaqua la première.

– Gaston, dit-elle en feignant d'étouffer un bâillement, vous êtes lugubre ce soir.

– Il y a des jours où j'ai des idées noires, répondit Gaston.

– Pourquoi pas des vapeurs, comme une jolie femme !

– Je puis bien avoir des nerfs.

– Oui ; mais quand vos nerfs sont agacés, il serait charitable de ne pas contraindre votre amie de cœur à s'enfermer avec vous.

– Oh ! s'enfermer !

– Parfaitement, mon cher. Vous savez très-bien que le lundi est mon jour d'Opéra, et vous me faites dire ce matin par votre valet de chambre que vous avez résolu de me consacrer votre soirée. J'obéis sans murmurer à mon seigneur et maître. J'envoie ma loge à Claudine Rissler qui y amènera, je le crains, des gens de mauvaise compagnie ; je pousse le dévouement jusqu'à préparer de mes blanches mains ce thé vert que vous aimez tant ; je me fais coiffer à votre goût, quoique les cheveux relevés m'enlaidissent, et j'attends mon Gaston en rêvant de papillons bleus. Patatras ! Gaston arrive avec une figure d'enterrement.

Voyons, mon cher, qu'avez-vous ? Si vous jouiez à la Bourse, je croirais que vous venez d'y perdre toute votre fortune, entre midi et trois heures.

Ce discours, commencé sur un ton assez aigre, finissait presque affectueusement, et Gaston ne pouvait guère le prendre de travers ; mais le sourire que les doux reproches de Julia amenèrent sur ses lèvres n'était pas de bon aloi.

On aurait juré que le jeune amoureux regrettait d'avoir manqué l'occasion d'une querelle.

– Vous avez raison, dit-il, je suis insupportable, et je mériterais que vous me missiez à la porte. Que voulez-vous ! Ce n'est pas ma faute si la vie que je mène m'ennuie.

– Bon ! voilà maintenant que vous me dites une impertinence.

– Pas du tout. Je parle de ma vie de désœuvré, de cette existence qui se dépense au Cercle, aux *premières*, aux courses.

– Et chez Julia d'Orcival.

– De la vie que mon ami Nointel appelle la vie au gardénia, reprit Gaston sans relever la pierre que la dame venait de jeter dans son jardin.

– À propos de gardénia, vous savez que c'est ma fleur de prédilection. Est-ce votre ami Nointel qui vous a conseillé de ne pas m'envoyer de bouquet ce soir ?

– Nointel ne me donne pas de conseils, et, s'il m'en donnait, je ne les suivrais pas.

– Pourquoi ? Ce joli capitaine est un sage qui vit heureux avec sa petite fortune. Vous qui avez quarante mille francs[1] de rente et qui en aurez cent mille quand vous aurez hérité de votre oncle, vous feriez fort bien de prendre modèle sur votre ami. Il ne joue pas, et on ne lui a jamais connu de maîtresse sérieuse. Imitez-le, mon cher, puisque vous enviez son bonheur.

Julia parlait maintenant d'un ton sec, et les mots partaient de ses lèvres comme des flèches. Elle cherchait évidemment à piquer son amant pour l'obliger à démasquer son jeu, et elle y réussit.

– Ma chère, dit Gaston, je ne songe à imiter personne, mais j'ai vingt-neuf ans, et...

– Et vous êtes d'avis qu'il est temps de vous marier.

Le jeune homme ne répondit pas.

Un éclair passa dans les grands yeux de Julia, mais sa figure ne changea pas d'expression, et ce fut avec un calme parfait qu'elle reprit :

– Alors, vous allez vous marier ?

– Moi ! jamais !

La réponse fut faite avec tant de conviction qu'elle devait être sincère, et Julia changea aussitôt ses batteries.

– Pourquoi ne vous marierez-vous pas ? dit-elle doucement. Vous êtes riche, bien né, bien apparenté. Votre père occupait une haute position dans la magistrature ; votre oncle est juge à Paris ; votre famille tient à la grande bourgeoisie, qui

---

[1] Environ 125 000 euros. (*Note du correcteur – ELG.*)

vaut la noblesse. Vous trouverez facilement une héritière aussi bien dotée par la nature que par ses parents.

– Je vous répète qu'il ne s'agit pas de cela.

– C'est singulier, continua Julia. Le proverbe prétend qu'un malheur n'arrive jamais seul. Croiriez-vous que, moi aussi, je suis en péril de mariage ?

– Oh ! fit Gaston d'un air assez incrédule.

– Votre étonnement n'est pas poli, mais il ne me blesse pas. Je sais fort bien que je n'ai pas pris le chemin qui mène à la mairie et à l'église. J'aurais pu le suivre, car j'ai été fort bien élevée. J'ai mon brevet d'institutrice, mon cher. Mais j'ai préféré les sentiers fleuris au bout desquels on trouve un hôtel et des titres de rente. C'est pourquoi je ne puis plus épouser un homme comme vous, mais rien n'empêche que j'épouse un étranger. Les préjugés s'arrêtent à la frontière.

– Un étranger ! vous quitteriez la France ?

– Sans doute. Une couronne de comtesse vaut bien qu'on s'expatrie, et en ce moment il ne tient qu'à moi de devenir comtesse.

– Dans quel pays ? demanda Gaston avec une pointe d'ironie.

– En Pologne. Vous connaissez le comte Golymine ?

– Celui qu'on a blackboulé à mon cercle. Oui, certes, je le connais.

– De vue, je le sais, mais...

– De réputation aussi.

– Et cette réputation est détestable, n’est-ce pas ?

– C’est vous qui l’avez dit.

– Vous savez que le comte m’a follement aimée, il y a trois ans...

– Vous auriez pu m’épargner le désagrément de m’en ressouvenir.

– Et que j’ai rompu avec lui, quoiqu’il dépensât royalement une très-grosse fortune.

– Dont tout le monde suspectait l’origine.

– Tout le monde et moi-même. C’est parce que je la suspectais que j’ai quitté Golymine. Mais je puis vous affirmer qu’il a été jugé trop sévèrement. L’or qu’il a semé à pleines mains avait été loyalement gagné par lui en Amérique.

– Au jeu ?

– Non, dans les mines de Californie.

– C’est la grâce que je lui souhaite.

– Et moi seule sait ce que vaut au juste ce Slave que tout Paris acceptait quand il était riche. C’est un aventurier ; ce n’est pas un escroc. Il a commis des actes blâmables, et il a fait des actions héroïques. Je ne sais comment définir cette étrange nature... Vous avez lu les romans de Cherbuliez. Eh bien ! le comte Golymine tient tout à la fois de Ladislas Bolski et de Samuel Brohl.

– De Samuel Brohl surtout.

– Comme Samuel, il a été aimé par une grande dame... par plus d'une. Mais, lui aussi, il a aimé... il aime avec passion...

– Vous, sans doute ?

– Oui, moi. Et il est homme à me tuer et à se tuer, si je refuse de l'épouser. Il me l'a écrit.

– Vous ne me dites pas cela, je suppose, pour que je vous donne mon avis sur la question de savoir ce que vous avez à faire.

– Non, car je suis décidée.

– À quoi ?

– À ne jamais revoir Wenceslas.

– Il s'appelle Wenceslas ! Il est complet. Je vous félicite de cette résolution, ma chère Julia.

– Et vous trouvez que j'ai peu de mérite à refuser un mari taré et ruiné. Vous avez raison, car je ne l'aime plus.

– Vous l'avez donc aimé ?

– Pourquoi ne l'avouerais-je pas ? Il est beau, il est brave, il a cette audace, ce dédain de l'opinion des sots, ce mépris du danger qui plaisent tant aux femmes. S'il me faisait comtesse, il saurait m'imposer au monde. Que suis-je, d'ailleurs, moi ? Une irrégulière. Je ne dérogerais pas en épousant un irrégulier.

Mais, je vous l'ai dit, Gaston, je ne l'aime plus, et je me laisserais tuer par lui plutôt que de lier ma vie à la sienne.

– Vous êtes tragique, ma chère, murmura le jeune homme d'un air plus ennuyé que fâché.

Évidemment, la tournure que l'entretien avait prise lui déplaisait. Il n'était pas venu chez Julia pour parler d'amour, et il donnait à tous les diables ce Polonais qu'elle lui jetait à la tête, comme si elle eût pris à tâche d'empêcher la conversation d'aboutir. Il ne tortillait plus sa moustache soyeuse, mais il donnait d'autres signes, encore moins équivoques, d'embarras et d'impatience.

Pendant qu'il s'agitait sur son fauteuil, la porte du boudoir s'entr'ouvrit, et une figure de camériste du demi-monde, nez pointu, teint blême, bouche railleuse.

– Qu'y a-t-il ? demanda sèchement Julia. Je n'ai pas sonné.

– Madame n'a pas sonné, mais j'aurais un mot à dire à madame, répondit la soubrette d'un air confidentiel.

– Dis-le. Pourquoi tant de mystères ? Je n'ai pas de secrets pour M. Darcy.

– Pardon, madame... c'est que... il y a quelqu'un qui demande à parler à madame.

– Quelqu'un ! Qui cela ? Je t'avais défendu de recevoir.

La femme de chambre garda un silence prudent, mais Gaston, qui lui tournait le dos, vit très-bien dans la glace que ses yeux parlaient.

– Que signifient ces mines ? demanda madame d'Orcival. C'est le comte qui est là ?

Évidemment la soubrette n'avait pas prévu cette interpellation. Elle savait son métier, et elle n'était pas accoutumée à annoncer devant le roi régnant un roi détrôné. Mais elle ne se déconcerta point et elle répondit, si bas que Gaston l'entendit à peine :

– Oui, madame, c'est le comte... mais madame peut croire qu'il est rentré malgré moi... le valet de pied et le cocher sont sortis... je n'ai pas pu, moi toute seule, l'empêcher de forcer la consigne et de me suivre jusque dans le salon.

– Ah ! il est dans le salon, s'écria madame d'Orcival. Fort bien. J'y vais. Retourne dans ma chambre à coucher et n'en bouge pas que je ne te sonne.

La caméristе disparut, comme elle était entrée, sans bruit, et elle referma la porte avec des précautions qui dénotaient une grande expérience des situations scabreuses.

Aux premiers mots significatifs de ce court colloque, Gaston s'était levé.

– C'est le comte Golymine ? demanda-t-il.

– Mon Dieu ! oui, répondit Julia. Il m'a écrit ce matin qu'il voulait me voir avant de quitter la France... il part demain. Je lui ai fait dire que je ne le recevrais pas, mais je m'attendais à une incartade de ce genre. Ce sera la dernière ; je veux en finir ce soir avec lui.

– Et moi, je m'en vais, dit Gaston, avec un empressement que madame d'Orcival remarqua sans doute, car elle reprit froidement :

– Si vous cherchez un prétexte pour me quitter, vous n'aurez pas de peine à en trouver un de meilleur. Il n'y a plus

rien entre le comte et moi, et je vous prie de rester ici. L'entrevue sera courte, je vous le promets, et à mon retour, j'aurai une explication avec vous.

Ayant dit, Julia sortit sans laisser à son amant le temps d'ajouter un seul mot.

Gaston, en cette occurrence, manqua de présence d'esprit, mais il faut avouer qu'il se trouvait dans un cas des plus épineux. Retenir madame d'Orcival malgré elle, c'eût été ridicule. On ne violente pas une femme. Partir, c'était impossible. Le boudoir n'avait qu'une issue, et, pour en sortir, il fallait traverser le salon où le comte attendait. Passer sous les yeux d'un rival et lui céder la place, ou bien chercher querelle à ce rival et le mettre à la porte, Gaston avait à choisir entre ces deux partis, et il aurait volontiers pris le dernier s'il avait eu affaire à un homme de son monde.

Mais la perspective d'un duel avec ce Slave déclassé ne lui souriait guère, et c'eût été jouer de malheur que d'être forcé de rompre avec éclat une liaison qu'il voulait dénouer à l'amiable.

Car Julia ne s'était pas trompée. Gaston Darcy était décidé à se séparer d'elle. Avec sa clairvoyance de femme, elle avait lu son dessein dans ses yeux, et comme elle tenait à ne pas être quittée, elle s'était mise aussitôt à jouer une partie qu'elle comptait bien gagner. La visite inattendue de ce Golymine arrivait comme un coup décisif à la fin de cette partie, et la joueuse espérait que le coup tournerait en sa faveur. Elle savait que, pour raviver un amour qui s'éteint, rien ne vaut une rivalité rappelée à propos, et elle avait résolu de sacrifier la Pologne pour assurer l'avenir de sa liaison parisienne.

Gaston, de son côté, se disait que ce désagréable incident lui assurerait l'avantage à la reprise des hostilités. Il était arrivé chez Julia un peu hésitant et assez embarrassé. Il venait liquider

une association qu'il avait contractée un an auparavant avec entrain, presque avec passion. Un an, c'est-à-dire un siècle dans le monde du plaisir, dans ce monde où les amours ne datent pas souvent par millésimes. Encore faut-il un motif pour leur couper les ailes, et si Gaston en avait un assez sérieux, ce n'était pas madame d'Orcival qui le lui avait fourni. Il prévoyait qu'elle ne goûterait pas du tout les raisons qu'il allait mettre en avant pour s'excuser de rompre, et il craignait de manquer d'énergie au moment décisif.

Une fausse manœuvre de la sirène brune l'avait remis d'aplomb. En cherchant à exciter sa jalousie, elle s'était livrée par un de ses côtés faibles. Gaston lui pardonnait tous ses anciens amants, excepté Golymine. Les amoureux des irrégulières ont de ces bizarreries. En évoquant le souvenir du comte, Julia avait donc commis une maladresse, et l'arrivée de ce personnage suspect n'était pas faite pour la réparer. Maintenant, Gaston se sentait sûr de lui.

En attendant que madame d'Orcival rentrât de sa malencontreuse excursion en Pologne, il se promenait fiévreusement à travers le boudoir, s'arrêtant lorsque des éclats de voix arrivaient jusqu'à lui à travers les portes et les tentures, puis reprenant sa marche agitée, de peur de se laisser aller à la tentation d'écouter.

Le salon où la soubrette avait introduit le comte était contigu à celui où était resté Gaston, qui ne tarda guère à se demander pourquoi Julia n'avait pas emmené son Slave dans une autre pièce.

L'hôtel était vaste, et elle n'avait qu'à choisir. Il y avait justement une galerie-bibliothèque, – en anglais un *hall* – situé si loin du boudoir, qu'on aurait pu s'y battre en duel ou s'y brûler la cervelle, sans que le bruit fût perçu dans le réduit coquet où madame d'Orcival se tenait de préférence.

Gaston en vint bientôt à penser que Julia n'était pas fâchée de le forcer à assister presque à son entretien avec Golymine. Il se dit qu'elle allait faire en sorte que des mots significatifs parvinssent à ses oreilles, et il finit par croire que tout cela était peut-être convenu d'avance entre elle et le Polonais – en quoi il se trompait absolument.

Le fait est que le diapason de la conversation ne tarda pas à s'élever beaucoup, et qu'il aurait fallu être sourd pour ne pas entendre des fragments du dialogue.

Gaston distinguait parfaitement les deux voix, qui parfois alternaient et parfois aussi se confondaient dans un morceau d'ensemble : la voix de Julia, une voix chaude, bien féminine pourtant, et la voix du comte, grave, mordante, saccadée, une voix à la Mélingue.

Et, en vérité, c'était bien un drame qui se nouait chez madame d'Orcival. Elle essayait d'en faire une opérette, mais l'enragé Polonais le poussait au noir.

– C'est infâme ! criait le Buridan.

– Pas de gros mots, vocalisait la diva.

– Vous voulez donc que je me tue !

– Est-ce qu'on se tue pour une femme ?

– Oui, quand on l'adore... quand on ne peut pas vivre sans elle.

Et après ces explosions, le couplet suivant baissait d'un ton. Évidemment, le comte, reprenant le mode mineur, essayait

d’attendrir l’inexorable demi-mondaine, qui lui répondait par des refus en sourdine.

D’où il résultait que Gaston passait par des supplices variés. Quand le duo montait aux notes aiguës, il se tenait à quatre pour s’empêcher d’entrer en scène et de jeter dehors cet étranger qui sommait Julia de le suivre aux pays perdus où finissent les décavés. Un galant homme ne laisse pas malmener une frégate qui a navigué sous son pavillon. Et quand le récitatif revenait aux notes douces, Gaston enrageait de tenir dans la saynète un emploi ridicule. On a beau ne plus aimer une femme, on trouve dur d’écouter malgré soi les explications orageuses qu’elle a avec un prédécesseur, et il vous prend de furieuses envies d’intervenir.

– Maintenant, grommelait-il pour se consoler, me voilà radicalement guéri.

D’ailleurs, la situation se corsait de telle sorte que le dénouement ne pouvait pas se faire beaucoup attendre, et en effet, il ne tarda guère. Julia n’aimait pas les longueurs. Elle fit des coupures dans ses répliques.

– Ainsi, reprit la voix de basse, vous êtes résolue à ne pas partir avec moi ?

– Parfaitement résolue, mon cher, chanta le soprano, en scandant ses notes.

Et, après un point d’orgue :

– Vous me remercierez plus tard.

– Non, car vous ne me reverrez jamais vivant.

– Encore ! Vous parlez vraiment trop de mourir. Je n'étais pas seule quand vous avez fait chez moi cette entrée à la Tartare. Souffrez donc que je vous quitte et que, en dépit de vos discours sinistres, je vous dise : Au revoir... dans trois ou quatre ans... quand vous aurez trouvé une autre mine d'or en Californie... ou ailleurs... je ne tiens pas à la provenance.

– Allez rejoindre votre amant, tonna la basse profonde. Je vous méprise trop pour vous tuer, mais je vous maudis... et vous verrez ce que vaut la malédiction d'un mort.

Après cette phrase de cinquième acte, il y eut le bruit d'une porte fermée avec violence. La toile venait de tomber. La pièce était finie.

Gaston s'intéressait fort peu à ce Polonais qui abusait vraiment des mots à effet, mais les froides railleries de madame d'Orcival l'avaient écœuré, et il l'attendit de pied ferme.

Elle rentra calme, presque souriante. De la scène du salon, il ne lui restait qu'un peu de flamme dans les yeux et un peu de rougeur aux joues.

– Enfin, dit-elle, je suis délivrée de cet énergumène. Mariette a bien fait de le laisser entrer. Maintenant, il ne reviendra plus.

– Je le crois, dit froidement Gaston.

– Est-ce que vous avez écouté ?

– Écouté, non. Entendu... oui... quelques mots...

– Et pensez-vous que le comte Golymine m'aime comme nous voulons être aimées, nous autres femmes... avec fureur... avec rage... jusqu'au suicide... inclusivement ?

– Quand on veut se tuer, on ne le crie pas si haut.

– Je vous ai déjà dit, mon cher, que vous ne connaissiez pas Golymine. C'est un fou qui ferait sauter Paris et lui avec, pour satisfaire une de ses fantaisies.

– Peu m'importe ce qu'il est et ce qu'il n'est pas. J'espère bien ne jamais le retrouver sur mon chemin.

– Vous avez raison, mon ami, je vous parle beaucoup trop de cet insurgé, et je vous prie de me pardonner les désagréables instants que vous venez de passer. Vous auriez pu vous offenser d'une situation que je n'avais pas créée, et vous avez bien voulu me permettre de renvoyer mon persécuteur. Je vous dois vraiment de la reconnaissance, et vous savez que je paye toujours mes dettes, dit Julia avec un sourire à fondre la glace d'un cœur octogénaire.

En attendant que je paye celle-là, venez que je vous verse une tasse de ce thé qui m'est arrivé hier de Moscou... sans passer par Varsovie.

– Milles grâces, répondit Gaston. Je vais être obligé de vous quitter à minuit. Il est onze heures et demie, et j'ai à vous parler.

Julia avait déjà repris sur sa chaise longue la pose savamment étudiée qu'elle choisissait quand elle voulait charmer. À ce discours, elle se redressa comme une couleuvre froissée, et demanda d'un ton bref :

– Qu'avez-vous donc à me dire ?

– Que je me décide à entrer dans la magistrature.

– Je comprends que, pour m'annoncer cette grave nouvelle, vous m'ayez fait manquer l'Opéra. Alors vous allez être obligé de mettre une robe noire et de couper vos moustaches.

– Non, pas encore. Je vais débuter comme attaché au parquet. Mais je vais être forcé de réformer ma façon de vivre.

D'un regard clair et froid comme une lame d'épée, madame d'Orcival interrogea le visage de son amant.

– C'est une rupture que vous me notifiez en ces termes gracieux, demanda-t-elle après un court silence.

– Une séparation, dit le jeune homme en s'inclinant.

– Le mot est plus honnête. Ce que vous faites ne l'est pas.

Gaston tressaillit sous l'injure, mais il se contint assez pour répondre avec calme :

– Vous n'avez jamais cru, je pense, que nos relations dussent être éternelles. J'ai toujours agi avec vous en galant homme ; je vous quitte parce que la carrière que je veux suivre m'y force, et je sais à quoi m'oblige cette pénible nécessité.

– Vous voulez dire que, demain, dans le dernier bouquet de gardénias que je recevrai, vous mettrez un *chèque* à mon ordre. Je vous le renverrai, mon cher. Je ne veux pas de votre argent sans vous. Qu'en ferais-je ? Je suis riche, et s'il me plaît de vous donner un successeur, je n'aurai pas besoin de le prendre pour sa fortune... pas plus que je ne vous avais pris pour la vôtre.

Gaston s'inclina sans répondre. La scène du Polonais l'avait cuirassé contre les reproches et contre les flatteries.

– C’est sans doute votre oncle, le juge, qui vous a mis en tête la vertueuse idée de lui succéder un jour, reprit Julia. Et vous osez prétendre qu’il n’a pas décidé aussi de vous marier ! L’un ne va pas sans l’autre. Un garçon n’est jamais magistrat qu’à moitié.

– Vous oubliez que mon oncle est célibataire.

– À telles enseignes que vous comptez bien hériter de lui un jour. Raison de plus pour qu’il tienne à vous confier le soin de perpétuer son nom dans la robe. À la seconde génération, les Darcy dont vous serez le père mettront une apostrophe après le *d*.

Gaston sentit que la patience allait lui manquer, et il fit un mouvement pour sortir.

Julia s’était levée en pied. Ses yeux lançaient des éclairs.

– Mon cher, dit-elle d’une voix qui sifflait entre ses dents blanches, je sais maintenant ce que vous valez... et je plains la femme que vous épouserez, à moins qu’elle ne vous traite comme j’aurais dû vous traiter. Et c’est ce qu’elle fera certainement. Vous n’êtes pas de la race de ceux qu’on aime, monsieur Gaston Darcy.

Puis, changeant de ton tout à coup :

– Serait-ce la belle Havanaise, la veuve aux six cent mille livres de rente, qui met des pompons rouges à ses chevaux, et qui mène à quatre mieux qu’un cocher anglais, la marquesa de Barancos ? On m’a dit que vous lui faisiez une cour assidue. Vous n’êtes pas le seul, et...

Darcy n’y tint plus. Il ouvrit brusquement la porte du boudoir, traversa le salon en courant et ne s’arrêta qu’au bas de

l'escalier pour prendre son chapeau et son pardessus. Mariette avait été consignée dans la chambre à coucher par madame d'Orcival. Les autres domestiques faisaient la fête à la cuisine. Il sortit de l'hôtel sans rencontrer personne.

Pendant qu'il descendait à grands pas le boulevard Malesherbes, Julia, debout, accoudée sur la console qui portait le groupe de Clodion, disait tout bas :

– Quittée ! il m'a quittée ! Sotte que j'étais ! je le prenais pour un niais et je m'imaginais que je l'emmènerais un jour à m'épouser. Pourquoi pas ? Eva est bien devenue princesse Gloukof, et elle avait commencé plus mal que moi. Sa mère était marchande de pommes. Oui, mais Darcy n'est pas Russe. Darcy est un bourgeois de Paris, inaccessible à l'entraînement. Il me glisse entre les doigts au moment où je croyais le tenir. C'est bien fait. Cela m'apprendra à viser plus haut. Mais quelqu'un l'a poussé à rompre. Je saurai qui, et je me vengerai... Oui, je me vengerai de lui, de son oncle, de son ami Nointel...

Et, comme illuminée par une inspiration subite :

– Golymine m'y aidera. Il m'aime, celui-là, et il ne recule devant rien. J'ai bien choisi mon heure en vérité pour le congédier !... Mais il ne tient qu'à moi de renouer avec lui... il est encore à Paris, car il ne savait pas que je refuserais de le suivre, et il était ici il y a vingt minutes. Si je lui écrivais ? Oui, mais j'ai oublié son adresse... il en a changé si souvent depuis six mois. Elle doit être sur la carte qu'il a laissée hier, quand j'ai refusé de le recevoir. Où est-elle, cette carte ?... Ah ! je me rappelle que Mariette l'a posée sur la table de Boulle qui est au milieu de la galerie.

Quand madame d'Orcival voulait une chose, l'action suivait vite l'idée. Elle prit aussitôt le chemin du *hall* qui se trouvait à l'autre bout de l'appartement du premier étage. Le salon était